

## Cris sans voix

■ En silence, dire le cri. Avant les romantiques, rares sont les peintres qui s'y sont risqués. Il y a bien eu Pollaiuolo brochant un mauvais larron hurlant à l'article de la mort (*La Crucifixion*). Botticelli, dont la crieuse s'enfuit dans une forêt pour échapper à son mariage forcé (*Nastagio degli Onesti*). Raphaël, peignant un enfant possédé dans *La Transfiguration*... et quelques autres. Tous ont peint un hurlement inaudible et un crieur coupable. Le larron de Pollaiuolo est ignoré des autres protagonistes de la toile. La jeune femme du polyptyque de Botticelli finit par se résigner à son sort en se mariant. L'enfant de Raphaël doit être exorcisé. À comprendre, en creux : y compris dans la mort ou l'abomination la plus abjecte, la retenue est de mise. Il faut être digne. Gare aux transgresseurs : ils ne récolteront que le mépris.

Avec Poussin – précurseur du romantisme – et ses deux crieuses innocentes devant le massacre de leur enfant, en 1625, la souffrance est enfin entendable, et la crieuse, victime. Bien plus tard, avec Munch notamment, c'en est fini du consensus social : le crieur emporte toute la toile dans son vacarme. L'anxiété déborde le personnage et se répand dans le tableau. L'aphasie de la peinture est dépassée. L'essai de Jérôme Thélot analyse une vingtaine de chefs-d'œuvre, des cris peints entre le xv<sup>e</sup> et le xx<sup>e</sup> siècle. Prodigious écriture, angle original, reproductions des œuvres évoquées : un régal ! ◆ EN

***La Peinture et le cri. De Botticelli à Francis Bacon* par Jérôme Thélot, L'atelier contemporain, 2021, 184 p., 25 €**